



HAL
open science

Compte rendu de l'ouvrage de Pierre Riché. - Les grandeurs de l'an mille. Paris, Bartillat, 1999.

Martin Aurell

► To cite this version:

Martin Aurell. Compte rendu de l'ouvrage de Pierre Riché. - Les grandeurs de l'an mille. Paris, Bartillat, 1999.. Cahiers de civilisation médiévale, 2001, pp.195-197. halshs-01333296

HAL Id: halshs-01333296

<https://shs.hal.science/halshs-01333296>

Submitted on 17 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pierre Riche. - *Les grandeurs de l'an mille*. Paris, Bartillat, 1999.
Martin Aurell

Citer ce document / Cite this document :

Aurell Martin. Pierre Riche. - *Les grandeurs de l'an mille*. Paris, Bartillat, 1999.. In: Cahiers de civilisation médiévale, 44e année (n°174), Avril-juin 2001. pp. 195-197;

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2001_num_44_174_2799_t1_0195_0000_3

Document généré le 01/06/2016

en plus différents niveaux d'organisation (*enluminures*, *razos*).

H^3 est dominé par l'œuvre d'Uc de Saint-Circ, dont il nous transmet dix-huit textes lyriques ou parties de textes. Les *coblas* de cet auteur, toutes satiriques, représentent une série appartenant probablement à une collection privée à laquelle le scribe semble avoir eu un accès exclusif.

En ce qui concerne les poésies des *trobairitz*, E.W. Poe reconsidère l'opinion selon laquelle la section du codex est un recueil compilé par et pour une femme : il s'agit soit d'une collection-source utilisée par un scribe, soit d'un petit livre compilé pour la glorification d'une dame. De toute façon, le copiste de H a dénaturé cette spécificité en mélangeant les textes des *trobairitz* avec des *coblas* misogynes, où les femmes sont alternativement exaltées et insultées.

E.W. Poe analyse ensuite les gloses marginales de H^1 et H^2 , en concluant qu'elles ont été rassemblées et copiées, mais non écrites par le scribe principal de H , qui les a lues dans une source déjà annotée. Selon la spécialiste américaine, qui se distingue ici de l'avis de Careri et d'autres philologues, plusieurs preuves attestent de l'existence de deux auteurs, dont l'un écrit en latin et l'autre en provençal, les italianismes, dont certains sont caractéristiques du dialecte vénitien, ayant pu être introduits par le scribe de H .

Un autre chapitre est dédié aux *razos* de H^2 et H^3 , présentées comme une unité distincte par le copiste lui-même. Selon E.W. Poe, les deux groupes appartiennent aux biographies supposées écrites par Uc de Saint-Circ (jusqu'alors celles de H^3 étaient considérées comme anonymes) et qui viennent de trois sources différentes : la première contenait les *vidas* et les *razos* préservées dans H^2 et circulait largement. Les deux autres, sources de H^3 , semblent avoir circulé très peu : elles peuvent avoir été d'ordre privé et être plus ou moins comme Uc les avait conçues.

L'édition avec traduction en anglais des vingt-six commentaires des ff. 47-49 accompagnés du texte intégral des *coblas* auxquelles ils se réfèrent et l'analyse du contenu de ces folios complètent l'étude. Dans ces feuillets il y aurait encore trois sources indépendantes mélangées par le scribe de H : beaucoup de *coblas* proviennent de la même source que le florilège conservé dans J ; d'autres remontent à une collection de *coblas* probablement utilisée par Matfre Ermengaud

dans la section *Perilhos* du traité *Breviari d'Amor* ; quant à la troisième source, le scribe aurait lu les *coblas* de Pons de Capdoill qui n'étaient pas dans les deux premières (mais pourquoi ne pas penser qu'il ait été simplement plus complet que les autres à cause de la transcription des deux premières sources ?).

Les commentaires auraient été écrits par des érudits qui, à la lecture des textes, prenaient des notes, sortes de *memoranda* pour eux-mêmes et de guides pour les autres lecteurs. La partie connue comme n. 167 représente un cas unique dans la littérature provençale : avec ses titres, ses paraphrases, ses instructions pour l'emploi et les explications — *razos* attachées à une série de *coblas triadas*, dont la plupart ont été réduites au vers initial, elle constitue un vrai *florilegium* annoté qui imite la tradition des *florilegia* latins. Il s'agit d'un instrument conçu pour les gens pressés, qui ne recherchaient qu'une connaissance superficielle des auteurs pour paraître cultivés en citant les troubadours ou pour faire bonne figure.

Dans ses conclusions, E.W. Poe propose une classification des sources qui ont dû circuler à la fin du XIII^e s. parmi les rassembleurs de vers provençaux. Elle formule aussi l'hypothèse, peut-être un peu hasardeuse, que le scribe de H et Uc de-Saint-Circ avaient pu se connaître et termine en spéculant sur le type de lecteurs pour lesquels le chansonnier avait été conçu. Le *post scriptum* reconstruit l'histoire du ms. H au XVI^e s., avant qu'il ne fasse partie de la collection vaticane.

Une de principales nouveautés de ce livre est d'avoir supposé que les différentes parties de H (collection de *coblas*, gloses marginales, *razos*, etc.) étaient extraites de plusieurs sources indépendantes, alors qu'avant on estimait que chacune d'elle était une entité cohérente dérivée d'une seule source. Signalons toutefois qu'un index des textes cités et commentés dans ce riche volume aurait été très utile pour une première consultation.

Francesca GAMBINO.

Pierre RICHE. — *Les grandeurs de l'an mille*. Paris, Bartillat, 1999. 367 pp.

Cet ouvrage propose une vision complète de la civilisation occidentale du X^e s. Il présente, en

effet, toute l'histoire de la période sur l'ensemble de la géographie européenne, en insistant spécialement sur les pays slaves ou hongrois, souvent grands oubliés de l'historiographie française. Même s'il est davantage centré sur les aspects de la culture savante ou de la vie religieuse, dont l'A. est un spécialiste reconnu, il ne néglige pas la société et l'économie. Il se fonde sur une connaissance profonde des sources, souvent traduites et commentées dans le texte, au grand profit du lecteur qui découvre parfois des sources peu ou mal connues. Il dégage une érudition remarquable, qui intervient peut-être toutefois au détriment d'une vision globale des problèmes : plan à tiroirs, absence d'introductions et conclusions partielles ou aridité des titres témoignent de cette priorité accordée à l'analyse sur la synthèse, au fait brut sur son interprétation. Peu importe ! Ce livre reste une somme de connaissances indispensable pour tous ceux qui se penchent sur l'an mil. Index, chronologie, listes épiscopales, tableaux de filiation et cartes témoignent, par leur nombre, du soin avec lequel il a été élaboré et de toute la richesse des données qu'il contient.

Son titre reflète l'un de ses principaux postulats. Pour qualifier le x^e s., il faut abandonner l'étiquette de « siècle de fer », forgée en 1602 par le cardinal Baronius, et tous les qualificatifs péjoratifs qui en dérivent. Il vaut mieux, en revanche, revenir à l'expression de « Renaissance », que Roberto S. Lopez proposait en 1952. Au passage, l'A. fait son sort au mythe des terreurs collectives de l'an mil, même s'il n'a pu se servir de l'ouvrage de Silvain Gouguenheim, paru après le sien. Il insiste sur la stabilité de l'Occident au lendemain des années 940, où la seconde vague des invasions tend à s'estomper. Il réhabilite, de même, le gouvernement des derniers Carolingiens, dont la vision des institutions et dont l'idéologie royale renvoient souvent à la *Res publica*, ainsi que l'action politique des princes territoriaux, leurs contemporains. Il reprend, enfin, les études les plus récentes, avançant la reprise démographique et le mouvement des défrichements aux années 950, époque où la paysannerie libre et allodiale tient le haut du pavé. Cette périodicité de l'essor économique dissipe encore les prétendues obscurités du x^e s. Dans ce cens — et à la suite de l'article de Stéphane Lebecq publié dans notre revue en 1984 — la figure du marchand est loin d'être unanimement rejetée : plutôt que des

« pieds poudreux » marginaux, les *mercatores*, objet de nombreux privilèges, semblent alors bien intégrés à la société globale. En somme, à l'écart des sentiers battus, l'idée, fondée principalement sur les études d'outre-Rhin et des régions méditerranéennes, que ce livre transmet du x^e s., est positive.

Parmi les pages les plus intéressantes, relevons celles qui concernent la réforme ottonienne du monachisme. Elle est relayée par l'essor de Cluny, fort de l'exemption épiscopale et de l'ascendant que ses abbés, à en croire Adalbéron de Laon, exercent sur le roi de France. Plus traditionnelle et carolingienne semble, en revanche, la restauration spirituelle entreprise par Guillaume de Volpiano, qui profite du patronage de Richard II, duc de Normandie. L'abbatiate laïc des princes peut, d'ailleurs, favoriser largement la réforme, voire la prise en main du monachisme par l'évêque du lieu, à l'instar de Dunstan de Cantorbéry. Autre point fort de ce livre : la « troisième renaissance » carolingienne, qu'après Charlemagne et Louis le Pieux connaissent les écoles du x^e s., en particulier en Germanie. L'idéal rhétorique antique (*vir bonus dicendi peritus*) paraît alors plus que jamais à la page pour des écrivains ecclésiastiques qui recourent souvent aux classiques païens ; c'est sans problème de conscience apparent qu'ils surmontent la dialectique entre « amour des lettres » et « désir de Dieu » (Jean Leclercq).

Au chapitre du *Quadrivium*, on aurait néanmoins aimé quelques mots sur Gui d'Arezzo et les progrès du plain chant. Enfin, P. Riché, éditeur de la correspondance de Gerbert d'Aurillac, retrace avec soin ses voyages, son action politique et le rôle de son pontificat dans l'expansion de la chrétienté vers la Pologne et la Hongrie.

Il conclut sur la continuité entre le x^e s. et le monde carolingien. À ses yeux d'historien de la vie politique, religieuse et intellectuelle, la véritable rupture intervient vers 1030, tandis que disparaît une génération de princes territoriaux qui avaient su tenir en main leurs royaumes, duchés et comtés. C'est alors qu'éclatent le « premier choc châtelain » et « la remise en cause globale de l'autorité publique », expressions sur lesquelles, non sans humour, l'A. fait remarquer qu'elles ont été écrites par un jeune Dominique Barthélemy en 1990. Au cours du second tiers du xi^e s., la société féodale remplace peu à peu le

monde carolingien, sur lequel ce livre nous aide à porter un regard nostalgique et admiratif.

Martin AURELL.

Giorgio SCHIANCHI, dir. — *Il battistero di Parma. Iconografia, iconologia, fonti letterarie.* Milan, Vita e pensiero, 1999, XVII-449 pp., 225 h.-t.

Une double occasion est à l'origine de ce magnifique ouvrage sur le baptistère de Parme : le huitième centenaire de sa fondation en 1196 et l'achèvement d'une campagne de restauration générale de l'édifice financée par la Caisse d'Épargne de Parme qui a aussi rendu possible la réalisation de ce volume. De haute tenue scientifique, l'ouvrage est avant tout somptueux par sa qualité matérielle. La présentation très soignée du texte et surtout des images en fait un livre de consultation agréable. La qualité des photographies en couleur est remarquable mais ne fait qu'accentuer le regret de voir les images de comparaison — en particulier les reproductions de manuscrits — traitées avec aussi peu de soin.

Le contenu textuel du livre offre un panorama très complet de l'iconographie du riche décor du baptistère de Parme réalisé au XIII^e s. De façon générale, les différents auteurs ont privilégié l'approche interdisciplinaire de telle sorte que chacun contribue à sa façon à la compréhension de l'iconographie des peintures et des sculptures de l'édifice parmesan. Pour ma part, je ne peux que souscrire à cette démarche d'une grande fécondité méthodologique et qui se prête particulièrement bien à ce genre de monographie.

Les cinq premières contributions ne traitent pas à proprement parler des images mais de la double approche théologique et liturgique de l'iconographie chrétienne. Ainsi, Gianfranco Ravasi procède à d'utiles rappels concernant le symbolisme biblique de l'iconologie chrétienne des origines (p. 3-26), de même que Heinrich Pfeiffer et Pasquale Jacobone soulignent l'importance du croisement de la typologie biblique et de la mystagogie liturgique dans la formation des images chrétiennes durant les premiers siècles de notre ère. Les contributions de Marco Navoni, d'Inos Biffi et d'Emma Simi Varanelli entraînent le lecteur à travers d'importants cheminements

théologiques et liturgiques autour du baptême. Ces contributions font figure de bonnes synthèses sur des sujets aussi vastes que la conception liturgico-rituelle du baptême et surtout sur sa théologie.

Après ce premier ensemble, arrivent les articles traitant plus spécifiquement de l'iconographie du programme peint et sculpté du baptistère de Parme. Il faut louer les AA. d'avoir su donner à la science moderne des contributions d'une grande richesse tant du point de vue documentaire que de celui de la réflexion méthodologique. À cela vient s'ajouter l'intérêt des résultats. Les contributions de Marco Rossi sur l'analyse iconographique des fresques du XIII^e et celle de Giorgio Schianchi traitant de « l'iconologie » du programme peint me paraissent d'un grand intérêt. Laissons de côté la pertinence ou pas de l'usage quelque peu galvaudé et surtout passé de mode du mot « iconologie », que peu de chercheurs osent encore utiliser, pour louer la rigueur de la présentation et de l'analyse de l'iconographie des thèmes représentés sur la coupole du baptistère italien. L'étude de Giorgio Schianchi offre une ampleur de vue fort intéressante, mêlant analyse précise du programme parmesan et réflexions méthodologiques sur les rapports entre le décor monumental d'un édifice cultuel et sa fonction liturgique première, en l'occurrence le rite baptismal. De façon fort convaincante, l'A. suggère l'élaboration d'une sorte de topographie liturgique et théologique par l'image à l'intérieur de l'espace sacré qu'est le baptistère, chacune des zones de cet espace étant marquée par des thèmes iconographiques de nature christologique, exégétique, moral et angéologique. L'article se conclut par un utile tableau comparatif des principaux baptistères décorés en Italie entre le milieu du X^e s. et la fin du XIV^e s.

Ce livre à tous égards remarquable vient à point nommé pour rappeler l'impérative nécessité d'aborder les grands décors monumentaux du Moyen Âge à partir d'une méthode interdisciplinaire où les textes et les images sont confrontés de manière à mettre en relief la fonction rituelle des images à l'intérieur des édifices destinés à la célébration de la liturgie. Dans un passé récent, d'autres chercheurs ont mis à profit cette méthode dans le cadre de recherches sur les images monumentales de l'Italie au XIII^e s. Citons notamment le livre de Jérôme Baschet sur les fresques de Bominaco et les travaux novateurs